



LA CARTA DE L'ABAU

ASSOCIATION BIGORRE ARGENTINE URUGUAY

Publication gratuite

N°37 31 décembre 2024

Édito

L'ouvrage « Rêves d'Amériques » paru en décembre 2019 fut le fruit d'un travail collectif mené par une petite équipe sous la houlette de Simone Arizabalaga. En cinq ans près de 200 exemplaires ont été diffusés par l'intermédiaire des librairies du département. Durant cette période, de nouvelles histoires familiales ont émergé de l'oubli dans lequel elles étaient tombées, les travaux des membres de l'association sur les documents permettant le recensement des migrants ont enrichi nos bases de données et permettent une analyse territoriale de l'émigration du département.

L'assemblée Générale de mai 2024 a validé l'idée qu'il était temps de donner une suite à un ouvrage apprécié par ceux qui s'intéressent de près ou de loin à cette période de l'histoire départementale et nationale.

Tout en conservant la philosophie de « Rêves d'Amériques », la publication de récits d'émigration, nous avons pour ambition de contextualiser ces nouveaux textes en décrivant l'environnement historique, territorial et social qui leur sont attachés.

Nous mesurons la difficulté de la tâche, aussi nous vous sollicitons pour nous aider dans sa réalisation en participant à la rédaction du récit de la migration du membre de votre famille. N'hésitez pas à nous contacter d'ores et déjà pour aborder ensemble cette aventure commune.

Gabriel Reulet.
Président de l'ABAU

Contact
Site: <https://www.abau65.fr>
Mail: contact@abau65.fr
Tel 06 11 30 11 88

La vie de l'association

Visites des descendants de migrants :

Cette année nous n'avons eu qu'une seule visite de descendants de migrants, la faute sans doute à la situation en Argentine.

Il s'agit de Vanina Cazaubon cousine de Janick Cazaubon. Janick a conté dans « Rêves d'Amérique » (p 137) l'émigration, depuis de village de Prat, d'une partie de sa famille dans les îles du Tigre à proximité de Buenos Aires. La visite de Vanina s'inscrit dans les échanges entre les familles françaises et argentines. Presque trois semaines à arpenter les Baronnies et les Hautes-Pyrénées sur les traces de ses ancêtres en compagnie de Janick. Puis une réception à la mairie de Séméac vendredi 16 octobre, en présence de M. Abeihlé adjoint au maire et de membres de l'ABAU, montra à Vanina que la mémoire des Pyrénéens partis tenter leur chance aux Amériques est toujours vivace.



Recherches :

Famille Dorgans de Bernadets-Dessus :

Une demande de recherche de Marie-Françoise, descendante française de la famille Dorgans de Bernadets-Dessus nous a permis de réunir deux branches de la famille.

Les seules informations disponibles au commencement de la recherche concernaient le départ pour l'Amérique de Marie-Jeanne Dorgans en 1866 et Pierre Marie Dorgans en 1873. Concernant ce dernier la recherche aboutit rapidement. Il est rentré rapidement à Bernadets-Dessus où il décède en 1877 à l'âge de 24 ans. Concernant Marie-Jeanne elle apparaît seulement au baptême d'une nièce en 1876 dans le département de Florida en Uruguay, puis plus de trace en Uruguay. Plus intéressant, un frère de Marie-Jeanne et Pierre Marie, Jean dit Hippolyte, a lui aussi émigré en mai 1854 depuis Bordeaux. Celui-ci a eu onze enfants avec Marie Maysonnave de Sus dans les Basses-Pyrénées. Grâce à Family Search nous sommes entrés en contact avec une descendante directe de Hippolyte, Gracelia, qui avait été aidée dans ses recherches par notre correspondante en Uruguay Myriam Managau. Nous avons mis en contact Gracelia et Marie Françoise, ravies de faire connaissance. Avec l'aide de Martine Lassus notre adhérente de Bernadets-Dessus nous avons identifié la maison natale des Dorgans.



Gracelia apprend le français et compte venir rencontrer sa cousine française prochainement.

Famille Soubie de Bize

Jean Luc Granet nous a contactés via le site ABAU65 pour en savoir plus sur deux membres de sa famille, Jean Soubie né le 25/08/1837 à Bize embarqué à Bordeaux le 16/05/1859 sur le Coriolan, il s'est marié à Buenos Aires le 16/10/1863 avec Marie Casteran .

Ils ont eu au moins deux enfants Juan Beltran Soubie né le 14/02/1866 à B.A. et d'Ana Soubie née en 1868.

Son frère Raymond Soubie né à Bize le 24/05/1830, s'est embarqué à Bordeaux le 11/06/1861

Sur Family Search nous trouvons rapidement un arbre et contactons son autrice Nancy Casenave, arrière-petite-fille d'Anna, fille de Jean Soubie. Elle est enchantée que nous la contactions. Du côté de Jean Luc et sa famille la joie aussi n'est pas feinte. S'enchaînent alors, de chaque côté de l'Atlantique, des discussions hebdomadaires par Whatsapp. Nancy envisage de venir dans les Pyrénées pour rencontrer ses cousins. Comme à son habitude Ana Lia nous a apporté son aide précieuse pour cette recherche. De Raymond, nous n'avons par contre trouvé aucune trace.

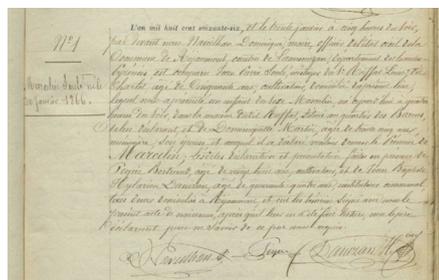
Jean Marie Fourquet de Benqué

Charlie Fourquet installé à New York cherche depuis 30 ans à en savoir plus sur les origines de sa famille, dont l'ancêtre, Jean Marie Fourquet est parti de Benqué en 1861, à l'âge de 20 ans, pour Caracas au Venezuela. La famille s'établit ensuite à Porto Rico, possession américaine. Les recherches dans l'état civil de Benqué nous ont permis d'apporter à Charlie les précisions qu'il recherchait notamment sur le degré de parenté et la fiche militaire de son aïeul. Surtout nous avons identifié la maison natale à Benqué grâce aux déclarations de succession et au plan Napoléon.



Recherche Soules (Soulé)

La trêve des confiseurs n'existe pas pour les chercheurs de l'ABAU. Un mail, reçu le 27 décembre via le site de l'ABAU, de David Soules Argentin d'Olavarria province de Buenos Aires, nous demande de rechercher son ancêtre Marcelino Soules né en 1867 à Pau, parti pour Buenos Aires vers 1884/85. Il nous donne le nom de ses parents Pedro Soules et Meniquet Martin. La consultation du registre militaire des Hautes-Pyrénées nous permet de trouver Marcelin Soulé né à Réjaumont en 1866 de Soulé Jean Pierre et Dominique Martin et déclaré insoumis. L'acte de naissance de Marcelin nous apprend que son père était métayer de Louis Ruffat dit Charlet. Fait extraordinaire, cette maison est bien connu du Président de l'ABAU car visible depuis sa maison natale !



Poursuivant nos investigations, nous retrouvons la famille Soulés (le patronyme de Marcelin a été mal orthographié par l'officier de l'état civil de Réjaumont), à Montastruc où elle s'établit durablement. Jean-Baptiste, frère de Marcelin, a eu une descendance sur cette commune, nous prenons contact avec Valérie autrice d'un arbre familial sur Geneanet : elle est l'arrière-arrière-petite-fille de Jean-Baptiste et accepte d'être mise en relation avec David. Nous appelons David par WhatsApp et lui annonçons la nouvelle, il est enchanté et impatient de communiquer avec sa cousine et nous envoie des photos du fils et du petit-fils de Marcelin.



Juan Francisco



Rodolfo Juan

Autres recherches :

Peteilh Jean-Marie Louisiane, Saubion USA, Berard Venezuela.

Bases de données :

Les membres du conseil d'administration chargés de la saisie des fiches établies par Jeanette Legendre, suite au dépouillement des fiches matricules et des déclarations de mutation à titre gratuit conservées aux archives départementales, poursuivent la constitution des fichiers mis en ligne sur le site ABAU65. Le complément des déclarations de mutation sera mis en ligne prochainement. Les fiches des appelés absents classes 1870 à 1880 et de 1890 à 1899 sont en cours de saisie, de quoi enrichir notre base de plus de 11 000 noms.

Collaboration avec la Société d'Économie Montagnarde du canton de Luz Saint Sauveur

Nous avons été contactés par Maurice Pélégry président de la dite société qui publie la revue bisannuelle En Baredyo consacrée à la sauvegarde du passé mémoriel du Pays Toy. Lors d'une rencontre, en présence d'Andrée Elicegui, nous avons convenu de participations réciproques à nos travaux . Ainsi l'ABAU participera au prochain numéro d'En Baredyo sur l'émigration du Pays Toy, et Maurice Pélégry nous écrira l'histoire de deux migrants originaires de la vallée de Luz que nous intégrerons dans la CARTA et dans la suite de Rêves d'Amériques.



Conférence avec la Société d'Études des Sept Vallées

Nous avons participé le 24 avril 2024 à une conférence sur l'émigration en co-animation avec Christian Parrou de la Société d'Études des Sept Vallées. L'accent a été porté sur l'émigration du canton d'Argelès-Gazost. Le public nombreux s'est montré très intéressé par nos interventions, preuve que l'exil au XIX ème siècle d'une partie de la population haut-pyrénéenne suscite encore la curiosité des descendants de ceux qui sont restés au pays.



Lecture spectacle docu-fiction par la Cie La Diagonale

La Cie La Diagonale d'Arras en Lavedan nous a contactés courant 2023 en vue de la création d'un spectacle sur l'émigration des Haut-Pyrénéens au XIX ème siècle. Nous l'avons autorisée à utiliser Rêves d'Amériques et nos articles de la CARTA. Quelques membres de l'ABAU ont assisté à la première du spectacle « Bon Vent », mis en scène par Laurence Laburthe, à la librairie le Kairn à Arras le 10 février 2024. Le résultat nous a bluffés : voir des acteurs donner vie aux membres de la famille Penette, le Docteur Brougues malmené par un procureur peu sympathique, nous a fait prendre encore plus conscience de l'importance des travaux que nous menons pour la sauvegarde de la mémoire de ce pan de l'histoire locale. Nous aurions souhaité d'autres représentations dans le département, les contacts que nous avons pris sont restés sans suite mais nous ne renonçons pas.



Léon CASTILLON fait partie du second contingent qui part de Bordeaux pour Buenos Aires puis pour Catamarca où il arrive le 10 octobre 1894.

On le vérifie sur le registre de matricules militaires de Tarbes de l'année 1895 où il est indiqué que Léon CASTILLON est « Élève ecclésiastique » et qu'il est dispensé de service militaire car « établi à l'étranger ».

En Argentine, son nom s'hispanise, il devient León CASTILLÓN.

L'année suivante, commence son noviciat (période d'initiation et de probation). Il prononce ses premiers vœux le 28 février 1896 à Buenos Aires. Il prend des leçons d'harmonium et étudie la philosophie.



Colegio Santa Felicitas

De 1897 à 1899, il enseigne au Colegio Santa Felicitas y Nuestra Señora de Lourdes à Buenos-Aires, tout en continuant ses études de philosophie et de théologie jusqu'en 1900, année où il est ordonné prêtre, le 22 décembre. En 1901 il commence à enseigner en lycée.

En France, la loi du 1er juillet 1901 sur les associations soumet les congrégations à un régime d'exception décrit au titre III de la loi : « Aucune congrégation religieuse ne peut se former sans une autorisation donnée par une loi qui déterminera les conditions de son fonctionnement. Elle ne pourra fonder aucun nouvel établissement qu'en vertu d'un décret rendu en conseil d'État. La dissolution de la congrégation ou la fermeture de tout établissement pourront être prononcées par décret rendu en conseil des ministres. » Durant l'été 1902, 3 000 écoles non autorisées de congrégations, elles toujours autorisées, sont fermées sur le territoire national, par ordre d'Émile Combes. Le coup final est porté aux congrégations enseignantes par la loi du 7 juillet 1904, dont l'article 1er prévoit : « L'enseignement de tout ordre et de toute nature est interdit en France aux congrégations ». 30 à 60 000 religieux français partent ainsi fonder des établissements à l'étranger.

La Dépêche du 24 décembre 1903 s'interroge : « À qui appartient la Grotte de Lourdes ? Le liquidateur des biens des Pères de Garaison, dit Pères de la Grotte, soutient, avec de nombreuses preuves à l'appui, qu'elle appartient à la congrégation dissoute. Mais l'évêque de Tarbes, M. Shoepfer, revendique cette propriété et affirme que "l'administration des sanctuaires de la Grotte et de tout ce qui y est rattaché, n'a jamais cessé d'être placé sous son autorité directe et son contrôle immédiat". Un procès en revendication de propriété a donc été intenté par M. Shoepfer au liquidateur. Il sera appelé, jeudi, devant le tribunal civil de Bagnères-de-Bigorre. »

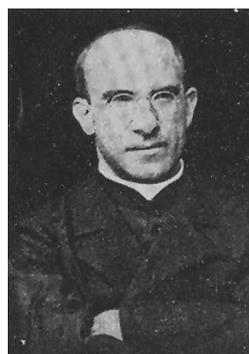
Les pères Lourdistes doivent quitter leur patrie et après un bref passage par la Belgique, ils arrivent en Argentine.

Monseigneur Padilla, évêque de Tucumán depuis 1897, appelle les Pères Lourdistes à rejoindre son Diocèse pour leur confier son nouveau Séminaire. Mais l'œuvre principale des Lourdistes en Argentine sera le grand collège del Sagrado Corazón, fondé en 1900 et considéré comme l'un des établissements d'éducation les plus importants du nord du pays.

À la fermeture du Colegio Santa Felicitas en 1903, Léon CASTILLON part pour Tucumán avec un groupe de compagnons, où il enseigne jusqu'en 1910 au Colegio Sagrado Corazón. Il dirige le chœur du collège en 1905. Des témoignages oraux rapportent qu'en matière de discipline, il était très sévère.

Il est nommé organiste de la cathédrale de Tucumán en 1906.

Asthmatique, il doit interrompre sa carrière d'enseignant en 1907. Il en profite pour rentrer en France, rendre visite à sa famille.



Léon Castillon

Miguel Lillo, son maestro, son ami

Il semble que les premières lettres qu'il échange avec Miguel Lillo datent de 1908. On y constate un véritable lien d'amitié entre les deux hommes, puisque Léon CASTILLON entame ses lettres par « Estimado amigo », « Apreciado amigo », ou encore « Apreciado Dr. Lillo »...

À travers ces lettres nous comprenons que, même si ses activités sont multiples, il garde toujours du temps pour sa passion : la recherche.



Miguel Lillo était un naturaliste d'un genre peu commun, profondément érudit et doté d'une vocation scientifique extraordinaire.

Spécialisé dans la botanique, il s'est aussi dédié à d'autres branches de la science, en particulier la chimie et la zoologie.

Il s'est consacré à la recherche scientifique en alternant avec l'enseignement. Il a beaucoup contribué à la connaissance des arbres d'Argentine et de la famille botanique des Asteraceae. Il s'est également engagé dans l'ornithologie (il en est devenu une autorité), la linguistique, la littérature classique ainsi que l'étude des langues autochtones. Il a été nommé directeur du Musée d'histoire naturelle de l'Université de Tucumán et membre de la Commission nationale sur la flore argentine.

En décembre 1930, peu avant sa mort, il a fait don de tous ses biens à l'Université Nationale de Tucumán qui a constitué la Fundación Miguel Lillo (ouverte en 1933) pour les conserver.

Au cours de son séjour en Argentine, León CASTILLON a réalisé de nombreux relevés de plantes et champignons.

Il semblerait qu'il soit le premier à nommer le *Xenophyllum lorochaqui*. Le nom de cette plante est décrit ainsi : « *L'épithète lorochaqui est le nom vernaculaire de cette plante tel qu'il était indiqué sur les étiquettes des collections réalisées par le botaniste argentin León Castillón (élève du botaniste Miguel Lillo). Cela signifie patte de perroquet en référence à la forme de la feuille. Le mot espagnol loro signifie perroquet et dérive de roro, utilisé par certains peuples Taïno et vraisemblablement adopté par les Espagnols lors de la colonisation. Par contre, chaqui est un mot quichuan signifiant pied.* »

Dans le livre « Etymological dictionary of grasses » publié en 2007, on découvre qu'une plante porte son nom. Il s'agit de la *Chloris Castilloniana* Lillo & Parodi qu'il a recensée en février 1914 à Tucumán.



La *Chloris Castilloniana*

Dans un article consacré à plusieurs sortes de lupins assez proches, on trouve à nouveau le patronyme Castillon donné à une plante, le *Lupinus Castillonanus* qu'il a aussi collecté.

Mais ce ne sont pas les seules : on trouve aussi *Aloysia castellanosi* Moldenke (famille des Verbenaceae), *Chloraea castillonii* Hauman (famille des Orchidaceae), *Dioscorea castilloniana* Hauman (famille des Dioscoreaceae), *Festuca castilloniana* Túrpe (famille des Poaceae), *Juncus venturianus* Castillon (famille des Juncaceae), *Patosia tucumanensis* Castillón (famille des Juncaceae) et d'autres encore.

Éloigné de Lillo

En 1910, ses supérieurs envoient León CASTILLON enseigner au Seminario Mayor de Catamarca. Il y restera jusqu'en 1919. Il y est professeur de botanique, géologie, zoologie et astronomie. Il écrit à LILLO qu'au « *Séminaire, il y a un mirador qui domine le village. De là, et comme notre ciel est d'une formidable sérénité, je peux, avec un petit télescope, viser les montagnes de la Lune ou voyager à travers les constellations* ».

Dans cette ville, il va pouvoir récupérer des dégâts subis à Tucumán où il avait de sévères crises d'asthme. Et il reprend vite ses recherches. Ses activités sont tellement diverses qu'il manque de temps pour s'occuper de ses plantes. Il travaille dans des conditions très précaires, mais conserve son sens de l'humour : « *j'ai peu de temps pour marcher les lundis, dans ma chambre du matin (5 heures) au soir : et après on dira que les prêtres vivent une vie de rêve. Mon laboratoire est ma cellule, à côté du poêle, un piano me repose de mes études* ».

Vu qu'il n'y a pas de laboratoire épiscopal, il décide d'en acquérir un sur ses fonds propres, pour son usage personnel. L'évêque Piedrabuena va l'aider à acquérir un microscope. Il veut aussi créer un laboratoire météorologique.

Avec les années, l'énergie qu'il met dans la recherche et la classification de nouvelles espèces augmente, chose qu'il fait en tout endroit où il se trouve, dédiant spécialement tous ses lundis à ce travail.

Il fait hypothéquer sa maison pour réaliser son rêve et écrit au Dr. LILLO : « *Aujourd'hui je vous envoie un mandat de 500 pesos portant le numéro 39800. Avec cette somme, rendez-moi le service de me procurer un microscope moderne, au mécanisme parfait et à l'excellente acuité de ses lentilles* ». Il reçoit ce précieux outil en février 1910.

Changement d'horizon

Le manque de compréhension de ses pairs envers sa passion pour la botanique se manifeste par des blagues et des caricatures qui tentent de le ridiculiser. Vers 1919, il est en conflit avec la congrégation et il s'en plaint auprès de LILLO : « *Un prêtre qui est connu pour être le porte-parole des autres m'a confessé cet après-midi qu'on me prend pour un faussaire. Je n'en peux plus. Accepteriez-vous de prendre mon herbier chez vous ? D'abord pour que le fruit de votre travail et du mien ne tombe pas entre les mains de ces gens ; et ensuite pour que, lorsque vous écrirez à Buenos Aires, vous le leur proposiez à la vente à n'importe quel prix.* »

Il demande aux Supérieurs de la Congrégation d'être transféré au diocèse de Tucumán dirigé à ce moment-là par Augustin Barrère, Lourdiste, fondateur du Colegio Sagrado Corazón. Il est nommé aumônier de l'Ingenio San Pablo en 1920 après avoir abandonné l'enseignement.

À l'issue de la Première Guerre Mondiale, beaucoup de congrégations reviennent en France, confiantes en l'ouverture créée par l'union sacrée qui sera suivie par la reprise des relations avec le Saint-Siège en 1921. Toutefois, le 2 juin 1924, le nouveau président du conseil, Édouard Herriot, annonce la relance de l'expulsion des congrégations ainsi que la suppression de l'ambassade auprès du Saint-Siège et l'application de la loi de séparation de l'Église et de l'État à l'Alsace et à la Moselle.

En réponse à ces menaces, deux mois plus tard, la ligue des Droits du Religieux Ancien Combattant (DRAC) est fondée par le bénédictin François-Josaphat Moreau et, en octobre, le jésuite Paul Doncoeur publie une lettre ouverte à Herriot « *Pour l'honneur de la France, nous ne partirons pas* ». Le gouvernement renonce à ses intentions et aucun religieux ne quitte le territoire français.

En 1923, 20 ans après l'avoir quitté, nombre de Pères Lourdistes reviennent à Garaison. Le 14 novembre 1947, une communication officielle de Monseigneur Pierre Marie Théas appelle les Pères de Garaison à reprendre en charge le service spirituel du sanctuaire de Lourdes.

Mais Léon CASTILLON a déjà quitté la Congrégation, et il reste en Argentine. « *En 1924, le naturaliste Cristóbal M. Hicken décrivait le prêtre León Castillon, professeur à l'UNT [Université Nationale de Tucumán], comme "l'un des hommes de sciences les plus enthousiastes et les plus sérieux". Grand connaisseur de la flore du Nord-Ouest [de l'Argentine] et détenteur "d'un bel herbier", selon Hicken, sa "modestie excessive" l'avait empêché de "devenir quelqu'un de plus connu et de quitter le cercle des botanistes".* »

En 1925, il est nommé chef de section du Musée de Sciences Naturelles par le recteur d'Université Nationale de Tucumán.

Cette même année, il décide de rentrer en France où sa sœur, Marie Angèle, est veuve depuis quelques années et a perdu, l'année précédente, sa fille aînée âgée de 17 ans. Elle élève seule l'unique neveu de Léon.

Il tente alors de vendre ses biens : bibliothèque, herbier, etc. L'Université Nationale de Tucumán ne lui rachète que ses livres. Son herbier sera incorporé à la collection de la Fundación Miguel Lillo.

Ce voyage en France est l'occasion pour Léon de régler une affaire importante. Il vient d'acheter, le 20 décembre 1924, ce qui sera sa maison d'Asté pour la somme de 22 000 francs. Deux mois plus tard, le 26 février 1925, étant sur place, il revend cette même maison à sa sœur Marie Angèle pour la somme de 6 000 francs. Au décès de Marie Angèle, en 1964, le neveu de Léon, Jean François Léon Ferdinand VEDERE (dit François VEDERE) héritera de la maison qu'il transmettra en 1968 à l'un de ses fils, Pierre, qui la transmettra à son fils aîné Fabrice en 2012.

La mémoire familiale raconte que François VEDERE, alors âgé d'une quinzaine d'années, aurait fait partie du voyage retour vers l'Argentine.



Le 21 mai 1927, le journal *El Orden* de Tucumán barre sa Une du titre « *Mañana sera librado al público el museo de historia natural de la universidad de Tucumán* » (demain, ouvrira au public le musée d'histoire naturelle de l'Université de Tucumán). Six personnes apparaissent en photo dans l'article : LILLO bien-sûr, en plein centre de la page, mais aussi Léon CASTILLON, chef de la section botanique. Il se pourrait que les deux amis Miguel LILLO et Léon CASTILLON se soient brouillés en 1925. La dernière lettre de Léon à Miguel, datée du 29 novembre 1925 et écrite de l'Ingenio San Pablo (Tucumán), est d'un tout autre ton que les précédentes. Il lui indique qu'il lui remet un certain nombre de publications, que le temps de repos qui devait être employé à la recherche servira à nettoyer et boucler son herbier pour que « *son état soit irréprochable dans une quelconque éventualité de don ou de vente, puisqu'il m'est impossible de le conserver* ». Il fait appel à son honneur pour lui demander de lui renvoyer les plantes qui lui appartiennent et qui sont dans l'herbier du Docteur. Il lui renvoie ses livres, ainsi que des plantes qui appartiennent au Musée. Il lui demande enfin de clarifier son rôle au sein du musée en tant que Directeur de la section botanique.

On ressent clairement un changement d'attitude et de ton. Ce courrier est plus celui d'un collègue que celui d'un ami. Et ce sera la dernière lettre qu'il lui enverra.

Dans un courrier bien plus ancien, Léon CASTILLON écrivait « *Un père de Tucumán, récemment arrivé ici, m'apporte une étrange nouvelle selon laquelle vous seriez en train de partir pour l'Allemagne. Est-ce certain ? L'idée que cela puisse être vrai m'afflige. Je perdrais mon meilleur ami.* » LILLO n'est probablement pas allé en Allemagne à l'époque.

Sorti de sa Congrégation et brouillé avec son meilleur ami, il n'a plus réellement de fortes attaches affectives en Argentine.

Retour dans les Hautes-Pyrénées

Avec un accord de l'évêque pour s'absenter deux mois, il part pour la France en 1928. Depuis Asté, il demande l'extension de son autorisation à cinq mois, puis six mois. Finalement, en 1930, pour raisons de santé (asthme et surdité), il demande et obtient son excardination de Tucumán et son incardination au Diocèse de Tarbes et Lourdes.

Nommé vicaire de Sainte-Marie-de-Campan, il s'installe au presbytère avec sa sœur Angéline (Marie Angèle) et son neveu. Aujourd'hui encore on se souvient de lui comme un excellent organiste.

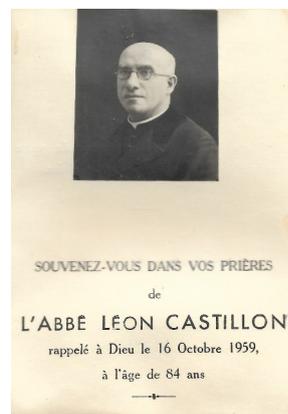
En 1928, il intègre la Société Ramond, en 1933, il rejoint la Société Botanique de France, en 1936, il est admis à la Société linnéenne de Lyon, il y travaille sur les phanérogames et les fougères. En 1938, il est accepté par la Société académique des Hautes-Pyrénées et en 1946 au sein de la Société d'Histoire Naturelle de Toulouse. Cette dernière société mentionnait déjà son travail en 1943 au sujet des landes à ajoncs et bruyères et en 1945, dans un article traitant des *Doronicum* des Hautes-Pyrénées.

À sa retraite d'ecclésiastique, il retourne dans sa maison d'Asté, aujourd'hui située au 11 rue de l'église.

C'est là qu'il meurt le 16 octobre 1959, à l'âge de 84 ans. Il est enterré au cimetière du village.

Le 24 octobre 2016, est inauguré le Musée du Colegio Sagrado Corazón. Il contient une série de collections obtenues au fil des ans. Beaucoup d'entre elles grâce à l'apport des Pères Léon CASTILLON et Jean-Marie TAPIE. L'archéologie, la géologie, la biologie, la paléontologie, le matériel didactique et des documents graphiques remplissent les salles du musée.

Pour conclure, présentons le Père Horacio Brito, prêtre argentin né à Tucumán le 14 octobre 1948. Il a suivi ses études primaires et secondaires au Colegio Sagrado Corazón. En 1966, il part en France et démarre son noviciat au sein de la Congrégation des missionnaires de l'Immaculée Conception de Lourdes (les pères Lourdistes). Il rentre en Argentine en 1970 et y est ordonné prêtre en 1974. Il devient le supérieur général de la Congrégation des Pères Lourdistes à Tucumán. Et, le 3 novembre 2008, il est nommé recteur du Sanctuaire de Lourdes. Pour la première fois, ce poste n'est pas occupé par un Français, mais par un Lourdiste argentin. La boucle Bigorre-Argentine des Lourdistes est donc bouclée.



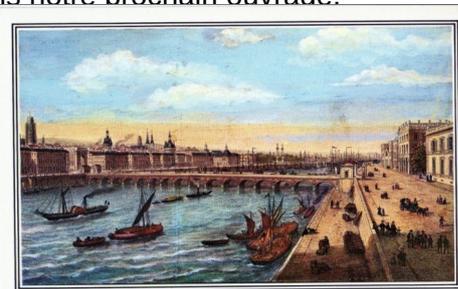
Remerciements particuliers à :

Verónica Estévez de la Bibliothèque de Lettres du Centre Culturel Alberto Rougès de la Fondation Miguel Lillo à Tucumán qui nous a fourni le texte de María Eugenia Godoy,

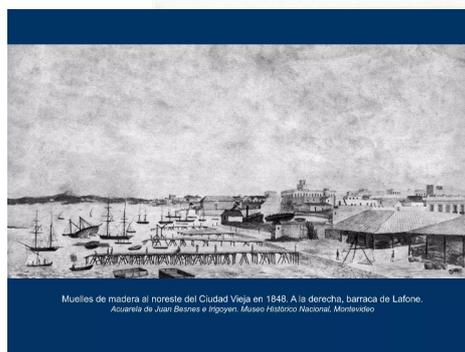
la Société Botanique de France dont un des membres du conseil a aidé à retrouver la trace de ses travaux à son retour en France.

Le voyage des migrants de Bordeaux à Montevideo

Lors des recherches sur le Docteur Brougues nous avons été amenés à prendre contact avec Géraldine Daniel dont des membres de sa famille avaient émigré en Uruguay. Elle détient notamment le journal d'un aïeul, Charles Robillard, qui était sur le bateau qui amenait, fin 1850, le Docteur Brougues en Amérique du Sud pour son voyage d'exploration. Géraldine nous a aimablement autorisés à publier ce récit qui contient des éléments historiques d'une grande valeur. Nous en reproduisons ci-après un extrait où il est question du Docteur Brougues. L'intégralité du texte et d'autres documents seront intégrés dans notre prochain ouvrage.



Le Port de Bordeaux en 1850



Muelles de madera al muelle del Ciudad Vieja en 1948. A la derecha, barraca de Lafone. Acarreado de Juan Basires e Ingoyen. Museo Histórico Nacional, Montevideo

Charles Robillard : 1850 6^{ème} voyage vers Montevideo avec Ernestine : extraits

Jeudi 28 novembre 1850, nous levons l'ancre à Bordeaux sur le Don Juan (...)

Le navire le Don Juan sortant des chantiers est très beau et construit pour un marché supérieur, il est muni de tout ce qui est nécessaire y compris un paratonnerre. Le capitaine GALLET a une excellente réputation à Bordeaux. Il est natif de Quillebeuf dans l'Eure, marin depuis 1805 et décoré de la légion d'honneur. Père de sept enfants, sa femme est atteinte d'une grave maladie de la matrice qui lui laisse peu d'espoir de la revoir d'autant plus qu'il a le projet de faire un très long voyage. Savoir : de Bordeaux à Montevideo, Bourbon et Pondichéry.

Le navire s'est trouvé moins grand que ne l'espéraient les armateurs, aussi il est lesté de près de 100 tonneaux de fret y compris mes marchandises dont il n'a pu recevoir que six colis en sus de nos bagages. J'ai fait assurer le tout à Bordeaux pour 8 000 fr à 1 ½ % contre tout risque. Pour le reste douze colis ont été chargés sur le Charly capitaine Rousseau pour Buenos Aires, chez Mrs Bunge, Bonfils et C^o correspondants de Mr Hagerman et les 14 colis restants à Bordeaux seront chargés sur le Printemps qui doit partir pour Montevideo le 20 décembre. Tous nos meubles sont partis dans cette dernière expédition.

Nous sommes 102 personnes à bord savoir : équipage de 23 hommes, le capitaine Gallet, Mr Louis Van Der Crux de Nantes, le second Mr Dumoulin, lieutenant, Pilotes dont le fils de Mr Chanquer, riche armateur de Bordeaux fait parti, 1 maître, 7 matelots, 1 charpentier, 2 marins, 1 mousse, 1 cuisinier et 1 maître d'hôtel nègre nommé Jean.

Passagers à la chambre:

(...)

Monsieur Brougues, natif des Hautes-Pyrénées médecin reçu dit-on à Paris, embarqué en cette qualité à bord du Don Juan pour le prix de son passage. Il a embarqué en même temps 12 béarnais, passagers à l'entre pont dont il répond du passage. Sa physionomie n'annonce point un talent supérieur et il est un peu le jouet de Mr Legout dont les plaisanteries commencent à l'ennuyer.

(...)

Mr le docteur BROUGNES est assez érudit, il a été attaché à l'hôpital Beaujon de Paris, puis s'est établi près de Chartres où il s'était formé, dit-il, une bonne clientèle et où il s'est marié à une jeune fille de 15 ans en 1844. Puis il a quitté ce pays pour venir s'installer dans son pays (Hautes-Pyrénées) où il a acheté une propriété, ayant un vieux château au prix de 60 000 sur lequel il en redoit 20 000 frs, ayant eu la maladresse de se mêler activement des affaires politiques, en sa qualité de Republicain rouge et ami de l'ex-ministre, Docteur RECURT (Adrien Recurt ministre des travaux publics, militant républicain et ministre de la **Deuxième République**) il a perdu la meilleur partie de la clientèle, ce qui l'a déterminé à aller passer quelques années en Amérique pour en rapporter au moins les 20 000 frs qu'il redoit. Sa femme est restée pour faire valoir leur propriété.

(...)

Le 24 décembre, on convient de ne pas se coucher pour faire réveillon à minuit. On nous régale d'un pâté de perdrix truffé et d'un vin blanc de Bordeaux et vin de Malaga rouge inférieur. Puis d'un bol de vin chaud. On ne va se coucher qu'après 2 heures.

(...)

Le **27 janvier 1851**, nous entrons dans la Plata. Ce sera la plus courte de mes traversées. Ma plus longue étant en 1829. Dans le port il y a plus de 10 ou 12 navires. Nous apprenons que le commerce à Montevideo est nul et très mauvais à Buenos Aires où il y a d'énormes faillites.

A notre grande surprise, Auguste ROBILLARD et Auguste LIARD, des cousins, nous accueillent à l'arrivée. Nous descendons chez Auguste ROBILLARD en attendant notre installation. Nous ne pouvons refuser après un accueil si obligeant.

Rédaction :
Gabriel Reulet,
Anne Marie Reulet,
Fabrice Védère,
Charles Robillard
(retranscrit par
Géraldine Daniel).
Mise en page :
Gabriel Reulet.
Révision :
Maryse Puydarrieux.

